



Les *Poésies érotiques* d'Évariste de Parny

COMMUNICATION DE JACQUES CHARLES LEMAIRE
À LA SEANCE MENSUELLE DU 14 JUIN 2014

Avouons-le d'entrée de jeu : l'intitulé de ma causerie d'aujourd'hui ne comporte rien de très provocateur : il reprend simplement l'intitulé original du recueil d'élégies qu'Évariste de Parny a fait paraître en 1778¹ et qui avait été publiées, au compte-goutte, dans quelques livraisons de la revue *L'Almanach des Muses* des mois précédents. Il convient d'y comprendre l'adjectif *érotique*, choisi par le poète lui-même, avec la signification ancienne de « qui a l'amour pour thème ou pour inspiration », et non au sens commun de l'adjectif aujourd'hui : « qui provoque le désir amoureux » ou encore « qui traite de l'amour charnel² ». Comme nous le verrons, le poète retrace, armé de multiples réminiscences littéraires, l'histoire d'une passion amoureuse marquée par le malheur, par son absence d'épanouissement. Il sème çà et là quelques allusions licencieuses, peut-être même grivoises, mais qui ne versent jamais dans la lubricité ou dans l'obscénité si ordinaires à une frange de la littérature de notre temps.

Évariste de Parny naît le 6 février 1753 à l'île Bourbon (nommée île de la Réunion de nos jours) dans une famille de petite noblesse. Il perd sa mère à l'âge de quatre

¹ Un exemplaire des *Poésies*, relié aux armes de Marie-Antoinette, est conservé à la BnF (Rés. Ye 4534). Cette première édition ne contient que les trois premiers livres. C'est l'édition de 1784 qui rassemble la totalité de l'ouvrage (Daniel Madelénat, « Poésies érotiques », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*, éd. Jean-Pierre de Beaumarchais et Daniel Couty, Paris, Bordas, 1994, t. 3, p. 1.571-1.572).

² Une correspondante de Sainte-Beuve dit regretter la polysémie qui s'attache à l'adjectif *érotique* (Parny, *Œuvres*, préface de Sainte-Beuve, Paris, Garnier, s.d., p. viii).

ans et, pour lui assurer l'éducation attentive et humaniste que l'entourage créole de l'île ne peut lui apporter, son père le confie dès 1762 (Évariste ne compte alors que neuf ans)³ au collège des Oratoriens de Rennes⁴. Il y reçoit une solide instruction, mais son tempérament déjà frondeur s'accommode mal de la discipline des collèges de la métropole et des méthodes de pensée cléricales. Au poète Pierre-Louis Ginguené, son condisciple en Bretagne et son ami pour toujours⁵, il confie son désenchantement :

Transplantés tous les deux sur les bords de la France,
Le hasard nous unit dans un de ces cachots
Où, la fêrule en main, des enfileurs de mots
Nous montrent comme on parle et jamais comme on pense⁶.

Après dix ans de séjour forcé dans l'institution bretonne, Parny entre, avec ses deux frères aînés, dans la compagnie des Gendarmes de la Garde du Roi. Ses obligations militaires ne se révèlent pas très contraignantes et, au lieu de demeurer

³ Il ne regrette nullement son enfance à Bourbon. Dans une lettre à son ami Joseph-Auguste Pinczon du Sel, il écrit : « Là, comme on fait ailleurs, je végétais neuf ans. / Qu'on chante, si l'on veut, les beaux jours de l'enfance ; / Je n'en regrette aucun ; cette aimable ignorance / Est un bonheur bien fade aux yeux de la raison ; / Et la saison de l'innocence / Est une assez triste saison » (Raphaël Barquisseau, *Les Poètes créoles du xviii^e siècle*, Paris, Jean Vigneau, 1949, p. 21).

⁴ Chateaubriand a partagé la couche de Parny dans ce collège. Il écrit en 1813 : « Le chevalier de Parny avait aussi étudié à Rennes ; j'héritai de son lit dans la chambre qui me fut assigné » (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Maurice Levaillant et Georges Moulinier, Paris, Gallimard, 1948, (« La Pléiade », 67), p. 68). Les liens entre les deux poètes ont été assez étroits, pour se distendre ensuite. En juin 1821, le mémorialiste se souvient : « Je savais par cœur les élégies du chevalier de Parny et je les sais encore. Je lui écrivis pour lui demander la permission de voir un poète dont les ouvrages faisaient mes délices ; il me répondit poliment : je me rendis chez lui rue de Cléry. Je trouvai un homme assez jeune encore, de très bon ton, maigre, le visage marqué de petite vérole. Il me rendit ma visite : il était alors du vieux parti. Je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages : poète et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme. Il redoutait le bruit, cherchait à glisser dans la vie sans être aperçu, sacrifiait tout à sa paresse. (...) C'est cette impossibilité de se soustraire à son indolence qui, de furieux aristocrate, rendit le chevalier de Parny misérable révolutionnaire, attaquant la religion persécutée et les prêtres à l'échafaud, achetant son repos à tout prix et prêtant à la muse qui chanta Éléonore le langage de ces lieux où Camille Desmoulins allait marchander ses amours. » Voir aussi Catriona Seth, « Chateaubriand et Parny », dans *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 32, 1989, p. 80-86.

⁵ Catriona Seth, « Le réseau Parny », dans *Réseaux et sociabilité littéraire en Révolution*, éd. Philippe Bourdin & Jean-Luc Chappey, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise-Pascal, 2007, p. 125-142.

⁶ R. Barquisseau, *Les Poètes créoles du xviii^e siècle*, p. 21.

cantonné à Versailles, il passe le plus clair de son temps à Paris ou à Feuillancourt (localité située entre Marly et Saint-Germain) où il retrouve, dans la société bachique dénommée *La Caserne*, quelques amis choisis, parmi lesquels on compte le poète Antoine Bertin, créole comme lui.

En 1773, son père lui intime l'ordre de rentrer à la Réunion : il a sollicité un brevet de lieutenant dans les troupes de l'île pour son jeune fils auprès du ministre de la Marine. Évariste s'exécute à la fin de mai 1773 et, après un long périple qui le conduit à Rio de Janeiro et au cap de Bonne-Espérance, il rallie l'île Bourbon à la fin de l'année 1773 ou au début de 1774.

C'est là, dans son île natale, que Parny fait la rencontre d'Esther Lelièvre, une jeune roturière de huit ans sa cadette. Née le 7 juin 1761, elle compte à peine treize ans quand Parny est appelé à lui dispenser des leçons de harpe et qu'il en tombe éperdument amoureux. Comme nous allons le voir, ce ne fut pas un « amour heureux », pour des raisons que nous évoquerons tout à l'heure. Mais le récit pathétique de sa passion, que notre poète publie une première fois en volume en 1778⁷, suffit à établir sa renommée dans le milieu des lettres. Rentré en France dès 1777, il s'affile, peu après son frère Jean-Baptiste, à la très célèbre loge des *Neuf Sœurs*⁸, association maçonnique vouée au progrès des lettres, des sciences et des arts, selon le vœu d'Helvetius, son fondateur spirituel⁹. Il y a très probablement assisté à la réception de Voltaire, le 7 avril 1778¹⁰. Si je vous rappelle cet événement somme toute bien secondaire dans l'histoire de la littérature, c'est en raison de la très flatteuse appréciation que le prince des philosophes aurait, selon Pierre-François Tissot, adressée à Évariste en l'embrassant et en l'appelant « mon cher Tibulle¹¹ ».

⁷ Sylvain Menant, « L'audience de la poésie en 1778 d'après les périodiques », dans *L'Année 1778 à travers la presse traitée par ordinateur*, Paris, P.U.F., 1982, p. 223-238.

⁸ Jacques Lemaire, « Parny et la franc-maçonnerie », dans *Études sur le xviii^e siècle*, 2, 1975, p. 43-57.

⁹ Louis Amiable, *Une loge maçonnique d'avant 1789. La R. L. Les Neuf Sœurs*, Paris, Alcan, 1897, p. 9.

¹⁰ Jacques Lemaire, « L'image de Voltaire dans l'historiographie maçonnique de langue française », dans *Parcours d'histoire maçonnique (1973-2013)*, Bruxelles, Geref, 2013, p. 106-108.

¹¹ *Poésies inédites d'Évariste Parny, précédées d'une notice sur sa vie et sur ses ouvrages* par Pierre-François Tissot, Paris, A. Dupont, 1827, p. vii-viii.

Dans leur version imprimée en volume en 1778 — laquelle sera suivie de multiples rééditions¹² —, les *Poésies érotiques* se présentent sous la forme de quatre livres qui rendent compte des quatre étapes qu’a traversées le sentiment amoureux du poète¹³. Le premier livre rappelle le début de la liaison entre Évariste et celle qu’il nomme Éléonore¹⁴, traduit avec délicatesse l’éveil à la sensualité de la presque jeune femme et exalte les joies de l’hédonisme sentimental. Cette période de bonheur est bientôt suivie par un refroidissement passager, évoqué dans le deuxième livre. Puis, dans le troisième livre, on assiste à la reconquête du bonheur par les amants et à la joie de leurs retrouvailles. Mais leur séparation devient bientôt définitive et engendre dans le cœur de l’amoureux déçu un désespoir qui fait songer aux *Nuits* d’Alfred de Musset.

Comme je l’ai signalé il y a un instant, ce sont des leçons de musique qui ont mis en présence la jeune Esther Lelièvre et le cheveu-léger frais émoulu qui vient de rentrer à la Réunion sur les instances de son père. Une telle situation rappelle les premières pages *La Nouvelle Héloïse*. Mais, dans le cas présent, la situation sociale des protagonistes est quelque peu inversée, puisque c’est la Julie de Jean-Jacques Rousseau qui appartient à l’aristocratie alors que Saint-Preux est un homme de roture chargé de l’éducation des deux filles du baron d’Étanges¹⁵. En l’occurrence, c’est l’art de la harpe¹⁶, appris on en sait dans quelles circonstances, qu’Évariste se charge de transmettre à son élève. Ses talents pédagogiques abordent sans tarder d’autres rivages :

O toi, qui fus mon écolière
En musique, et même en amour,

¹² R. Barquisseau, *Les Poètes créoles du xviii^e siècle*, p. 227-229.

¹³ Catriona Seth, « Les *Poésies érotiques* de Parny : le recueil en série close, l’élégie en série ouverte », dans *Séries et variations. Études littéraires offertes à Sylvain Menant*, Paris, Presses de l’Université Paris-Sorbonne, 2010, p. 561-565.

¹⁴ Lamartine, qui est l’auteur d’une élégie sur la mort de Parny, se serait inspiré de la substitution nominale d’Esther en Éléonore pour créer sa propre image d’Elvire (Maurice Toesca, *Lamartine ou l’amour de la vie*, Paris, Albin Michel, 1969, p. 84 et 112 ; Émile Magnien, *Dans l’intimité de Lamartine*, Mâcon, Éd. Bourgogne-Rhône-Alpes, 1974, p. 136 ; Pierre-Maurice Masson, « Lamartine et les deux Éléonore », dans *Revue d’histoire littéraire de la France*, 20, 1913, p. 249-268).

¹⁵ Henri Potez, *L’Élégie en France avant le romantisme (de Parny à Lamartine)*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, p. 130.

¹⁶ « Et vous croirez alors entendre / Cette harpe qui sous mes doigts / Sut vous redire quelquefois / Ce que mon cœur savait m’apprendre » (*Poésies érotiques*, livre I, Le Revenant, p. 16)

Viens dans mon paisible séjour
Exercer ton talent de plaire¹⁷.

À n'en pas douter, ce Pygmalion des rivages africains a connu un vrai coup de foudre et vit un authentique roman d'amour¹⁸. Il est séduit par les charmes adolescents de son aimée, par la grâce de ses formes corporelles¹⁹. Toutefois, ses compositions ne s'attardent pas à la peinture des beautés d'Éléonore²⁰ et Parny se complaît plus volontiers à exalter la force du sentiment amoureux ou du désir qu'à nous dresser un portrait de celle qui exerce sur lui tant d'attraits :

Vous adorer, vous le dire, et vous plaire,
Sur vos désirs régler tous mes désirs,
C'était mon sort ; j'y bornais mes plaisirs²¹.

Ce désir ne demeure pas inassouvi : malgré sa tendre jeunesse, Esther Lelièvre s'abandonne aux instances de son soupirant qui entonne tout aussitôt un péan de conquête²² :

Enfin, ma chère Eléonore,
Tu l'as connu ce péché si charmant,
Que tu craignais même en le désirant ;
En le goûtant, tu le craignais encore.
Eh bien, dis-moi, qu'a-t-il donc d'effrayant ?

¹⁷ Parny, *Poésies érotiques*, livre I, Le Remède dangereux, p. 22.

¹⁸ « Chacun de ses poèmes est comme un épisode d'un roman tour à tour frémissant de jeunesse naïve, de passion, de mélancolie et de regret » (Roger Allard, « Parny », dans *Tableau de la littérature française de Corneille à Chénier*, Paris, Gallimard, 1939, p. 440). Voir aussi Catriona Seth, « Le corps d'Éléonore. Réflexions sur les poésies érotiques du chevalier de Parny », dans *Roman*, 25, 1988, p. 74.

¹⁹ « Charmes nus, fraîcheur du bel âge, / Contours parfaits, grace, embonpoint, / Je verrai tout : mais quel dommage ! / Les morts ne ressuscitent point » (*Poésies érotiques*, livre I, Le Revenant, p. 27).

²⁰ « Tous mes soupirs seront pour vous, / Ils feront vaciller la plume / Sur vos cheveux noués sans art, / Et disperseront au hasard / La faible odeur qui les parfume » (*Poésies érotiques*, livre I, Le Revenant, p. 25-26).

²¹ Parny, *Poésies érotiques*, livre II, Le Refroidissement, p. 39.

²² Catriona Seth, « Le corps d'Éléonore. Réflexions sur les poésies érotiques du chevalier de Parny », dans *Roman*, 25, 1988, p. 74.

Que laisse-t-il après lui dans ton âme ?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flamme,
Un doux regret, et surtout un désir²³.

Le poète ne cherche pas à innocenter sa complice : en fils des Lumières²⁴, il croit avec sincérité aux prescrits de la vie naturelle²⁵ et ne manque pas d'exalter sa révolte contre les moralistes chrétiens, toujours prompts à condamner ce qu'ils nomment le « péché de la chair » :

Ah ! laissons nos tristes censeurs
Traiter de crime impardonnable
Le seul baume pour nos douleurs,
Ce plaisir pur, dont un dieu favorable
Mit le germe dans tous les cœurs.
Ne crois pas à leur imposture.
Leur zèle hypocrite et jaloux
Fait un outrage à la nature²⁶.

Par instants, songeant aux leçons de *L'Art d'aimer*²⁷ d'Ovide²⁸, il exalte sa vision païenne du désir amoureux et s'exclame :

Des préjugés repoussant l'esclavage,
Conformez-vous à ma religion ;
Soyez païenne ; on doit l'être à votre âge.

²³ Parny, *Poésies érotiques*, livre I, Le Lendemain, p. 7-8.

²⁴ Il est, par exemple, un adversaire résolu des théories esclavagistes (E.D. Seeber, « Parny as an Opponent of Slavery », dans *Modern Language Notes*, 49, 1934, p. 360-366).

²⁵ « Quel mal ferait aux Dieux cette volupté pure ? / La voix du sentiment ne peut nous égarer, / Et l'on n'est point coupable en suivant la nature » (*Poésies érotiques*, livre I, Fragments d'Alcée, poète grec, p. 32).

²⁶ *Poésies érotiques*, livre I, Le Lendemain, p. 9.

²⁷ « N'apprenez point ce qu'il faut oublier, / Et des erreurs de la moderne histoire / Ne chargez point votre faible mémoire. / Mais dans Ovide il faut étudier / Des premiers tems l'histoire fabuleuse, / Et de Paphos la chronique amoureuse » (*Poésies érotiques*, livre I, Plan d'études, p. 34)

²⁸ Henri Potez, *L'Élégie en France avant le romantisme (de Parny à Lamartine)*, p. 102.

Croyez au dieu qu'on nommait Cupidon.
Ce dieu charmant prêche la tolérance,
Et permet tout, excepté l'inconstance.²⁹

La liberté d'aimer ne se confond pas, dans son esprit, avec une licence impétueuse. Il sait, en authentique épicurien³⁰, que la bride lâchée au désir en réduit les heureux effets³¹ et que la sagesse de ce que les Anciens nommaient l'*aurea mediocritas* constitue le meilleur gage du bonheur charnel :

La scène des plaisirs va changer à mes yeux.
Moins avide aujourd'hui, mais plus voluptueux,
Disciple du sage Épicure,
Je veux que la raison préside à tous mes jeux.
De rien avec excès, de tout avec mesure ;
Voilà le secret d'être heureux³².

Nourri de lettres classiques, apprises dans les conditions sévères et maussades que j'ai évoquées, Parny ne manque pas de sacrifier aussi au thème du *carpe diem*, peut-être directement inspiré par Tibulle³³, quand il invite Éléonore à tirer profit de sa jeunesse pour se donner tout entière aux plaisirs amoureux :

Rendez grâce au dieu bienfaisant
Qui vous donna jusqu'à présent
L'art d'être tous les jours nouvelle :
Mais le tems, du bout de son aile,
Touchera vos traits en passant ;

²⁹ *Poésies érotiques*, livre I, Plan d'études, p. 34.

³⁰ A. André, « Voyage ou repos : les tentations épicuriennes d'un poète créole », dans *Hommages à Suzanne Roth*, Dijon, Association bourguignonne d'onomastique, 1994, p. 11-22.

³¹ « Sachons pourtant, près de celle que j'aime / Donner un frein aux transports du désir ; / Sa folle ardeur abrège le plaisir / Et trop d'amour peut nuire à l'amour même » (*Poésies érotiques*, livre III, Réflexion amoureuse, p. 79).

³² *Poésies érotiques*, livre III, Le Songe, p. 68.

³³ « Interea, dum fata sinunt, iungamus amores : / iam ueniet tenebris Mors adoperta caput ; / iam subrepet iners aetas, nec amare decebit, / dicere nec cano blanditias capite » (*Tibulle et les auteurs du Corpus tibullianum*, éd. Max Ponchont, Paris, Les Belles Lettres, 1931, I, 1, p. 69-71).

Dès Demain vous serez moins belle,
Et moi peut-être moins pressant.³⁴

Mais il demeure un homme bien de son époque — cette ère du rationalisme et du naturalisme triomphants — quand il promeut la vie contre la mort et quand il réproouve la crainte du Jugement dernier, inspirée par les prêtres et vivement soutenue par le pouvoir monarchique, qui s'en sert comme moyen efficace pour soumettre les individus aux normes du « droit divin » :

Cet abîme sans fond où la mort nous conduit
Garde éternellement tout ce qu'il engloutit.
Tandis que nous vivons, faisons notre élysée.
L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les rois,
Pour tenir leurs sujets sous la verge des lois ;
Et cet épouvantail de la foule abusée,
Ce tartare, ces fouets, cette urne, ces serpens,
Font moins de mal aux morts que de peur aux vivants³⁵.

En humaniste des Lumières, il croit que « le plaisir est toujours légitime »³⁶ et il s'y noie volontiers, en l'associant souvent en une symbiose touchante avec le décor naturel³⁷. Bien des années avant *Paul et Virginie* (1788) de Bernardin de Saint-Pierre, qui, de son côté, évoque l'île Maurice voisine, Parny prend un plaisir tangible à décrire les réalités de la vie insulaire sous les tropiques : la mer et les vents³⁸, la rigueur des saisons, mais aussi les produits fruitiers d'une nature

³⁴ *Poésies érotiques*, livre I, Demain, p. 24.

³⁵ *Poésies érotiques*, livre I, Fragments d'Alcée, poète grec, p. 32-33.

³⁶ *Poésies érotiques*, livre I, Fragments d'Alcée, poète grec, p. 32.

³⁷ Mais son projet ne consiste pas à évoquer précisément la nature (Daniel Mornet, *Le Sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Hachette, 1907, p. 293-294).

³⁸ « Par les sombres détours d'une route inconnue / J'arrive sur ces monts qui divisent la nue : / De quel étonnement tous mes sens sont frappés ! / Quel calme ! quels objets ! quelle immense étendue ! / La mer paraît sans borne à mes regards trompés, / Et dans l'azur des cieus est au loin confondue. / Le zéphyr en ce lieu tempère les chaleurs ; / De l'aquilon parfois on y sent les rigueurs ; / Et tandis que l'hiver habite ces montagnes, / Plus bas l'été brûlant dessèche les campagnes » (*Poésies érotiques*, livre IV, Élégie VI, p. 93).

exubérante³⁹. À l'opposé des poètes métropolitains, qui sont souvent des gens de cour, adeptes des cabinets secrets ou des boudoirs⁴⁰, il conçoit les joies d'aimer dans un environnement primitif et rustique qui se mue de bonne grâce en témoin indulgent et en confident fidèle de ses transports :

Oranger, dont la voûte épaisse
Servit à cacher nos amours,
Reçois et conserve toujours
Ces vers, enfans de ma tendresse ;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amènera dans ce bocage,
Que si l'on mourait de plaisir,
Je serais mort sous ton ombrage⁴¹.

Ces joies de l'amour charnel, cet érotisme au sens où nous l'entendons aujourd'hui, Parny ne les a pas volontairement obliérées, dissimulées, même s'il en parle d'ordinaire avec délicatesse. Les allusions qu'il nous livre procèdent, à l'évidence, de moments vécus, de souvenirs régénérés. Le temps du baiser⁴² précède la découverte des appâts corporels de son amoureuse⁴³, et cet éblouissement n'évite

³⁹ « Non loin de ce rivage est une île ignorée, / Interdite aux vaisseaux, et d'écueils entourée. / Un zéphyr éternel y rafraîchit les airs. / Libre et nouvelle encore, la prodigue nature / Embelli de ses dons ce point de l'univers : / Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure, / Et vont en serpentant se perdre au sein des mers ; / Une main favorable y reproduit sans cesse / L'ananas parfumé des plus douces odeurs ; / Et l'oranger touffus, courbé sous sa richesse, / Se couvre en même tems et de fruits et de fleurs. / Que nous faut-il de plus ? Cette île fortunée / Semble par la nature aux amans destinée » (*Poésies érotiques*, livre I, Projet de solitude, p. 32).

⁴⁰ « Parny se veut le chantre de la plénitude amoureuse et de la sexualité assumée. Son cabinet de toilette n'est pas un boudoir de coquette, il respire une satisfaction heureuse et un désir sans inquiétude. » (Michel Delon, « De Jean-Jacques Rousseau à Évariste Parny, le cabinet de toilette », dans *Modernité et pérennité de Jean-Jacques Rousseau. Mélanges en l'honneur de Jean-Louis Lecercle*, éd. Colette Piau-Gillot, Roland Desné & Tanguy L'Aminot, Paris, H. Champion, 2002, p. 348).

⁴¹ *Poésies érotiques*, livre I, Vers gravés sur un oranger, p. 207-208.

⁴² « Momens délicieux, où nos baisers de flamme, / Mollement égarés, se cherchent pour s'unir, / Où de douces fureurs, s'emparant de notre ame, / Laissent un libre cours au bizarre désir » (*Poésies érotiques*, livre III, Souvenir, p. 63).

Le poème tout entier paraît inspiré par un passage du *De natura rerum* de Lucrèce (J. Bousquet, « Succès du rêve érotique au XVIII^e siècle », dans *Les Thèmes du rêve dans la littérature romantique*, Paris, Didier, 1964, p. 64-65).

⁴³ « Si l'éclat d'un nouveau carmin / Colore soudain votre joue, / Et si souvent d'un joli sein / Le nœud trop serré se dénoue ; / Si le sophia plus mollement / Cède au poids de votre paresse, /

pas un certain fétichisme du vêtement⁴⁴. Il se rappelle aussi des gestes plus précis, comme la mise à nu de la poitrine d'Éléonore :

Ton sein doucement agité
Avec moins de timidité
Repousse la gaze légère
Qu'arrangea la main d'une mère,
Et que la main du tendre amour,
Moins discrète et plus familière,
Saura déranger à son tour⁴⁵.

Quand il s'agit de remémorer l'instant de l'abandon total aux plaisirs amoureux, sa muse prend un tour plus métaphorique, dans l'ordre des images végétales. Mais le poète s'exonère à l'avance de toute faute personnelle : il a obéi aux ordres de Cupidon et, non sans quelque provocation païenne, compare l'effet de sa jouissance à une sorte d'« eau bénite » qui réjouit l'âme de la partenaire :

Or, apprenez en peu de mots
Comme il bénit, ce dieu volage.
Le désir, dont l'air éveillé
Annonce assez l'impatience,
Lui présente un bouquet mouillé
Dans la fontaine de Jouvence ;
Les yeux s'humectent de langueur,
Le rouge monte au front des belles,
Et l'eau bénite avec douceur
Tombe dans l'âme des fidelles⁴⁶.

Donnez un souris seulement / A tous ces soins de ma tendresse. / Quand je reverrai les attraits / Qu'effleura ma main caressante, / Ma voix amoureuse et touchante / Pourra murmurer des regrets » (*Poésies érotiques*, livre I, Le Revenant, p. 26).

⁴⁴ « Ce lin, ce dernier vêtement... / Il a couvert tout ce que j'aime ; / Ma bouche s'y colle ardemment / Et croit baiser en ce moment / Les attraits qu'il baisa lui-même » (*Poésies érotiques*, livre III, Le Cabinet de toilette, p. 73).

⁴⁵ *Poésies érotiques*, livre I, Le Lendemain, p. 8.

⁴⁶ *Poésies érotiques*, livre I, Dieu vous bénisse, p. 21-22.

Une telle évocation nous convainc que le poète et sa tendre maîtresse ont vécu la plénitude de l'acte amoureux, et qu'ils s'y sont donnés sans frein. Mais les intérêts familiaux, de part et d'autre, n'ont pas autorisé la poursuite de leur aventure sentimentale et charnelle⁴⁷. Le père d'Évariste ne peut accepter que son jeune officier de fils se lie ostensiblement avec une trop jeune fille, en outre dénuée de quarts de noblesse. Quant au père d'Esther, il a songé à un parti plus avantageux qu'un officier subalterne pour sa progéniture : en 1777, il marie Esther à un médecin de l'île, Jean-Baptiste Canardelle, qui lui donnera deux enfants et meurt prématurément en 1786.

Cette union anéantit, d'un seul coup, la passion du poète. Il s'en explique dans le quatrième livre des *Poésies érotiques* et y laisse percer les éclats d'une douleur qui ne s'effacera jamais :

Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse ;
Je suis mort au plaisir, et mort à la tendresse⁴⁸.

Quand il revient dans l'île, en 1784, pour y régler la succession familiale, il ne souhaite pas revoir l'inspiratrice de ses *Poésies érotiques*. Pas plus qu'il ne lui rendra visite quand il apprend, en 1810, qu'elle vit en Bretagne, où l'a découverte un familier du poète. Il a définitivement enseveli son amour de jeunesse « dans un linceul de pourpre où vivent les dieux morts⁴⁹ ».

Dans ses *Poésies érotiques*, Évariste de Parny nous retrace, sans fard et sans faux-fuyants, le récit d'une expérience amoureuse pleinement vécue. Éléonore n'y fait pas figure de simple prétexte poétique : elle est une femme de chair et de désirs⁵⁰, que le poète a découverte, guidée dans les voies de la charnalité et adulée par un apprenti dans les réalités de l'amour. C'est pourquoi, s'il se complait

⁴⁷ En avouant ta noire trahison, / Tu veux encor m'arracher ton pardon : / Pour l'obtenir, tu dis que mon absence / A tes tyrans te livra sans défense ; / Ah ! si les miens, abusant de leurs droits, / Avaient voulu me contraindre au parjure, / Et m'enchaîner sans consulter mon choix, / L'amour plus saint, plus fort que la nature, / Aurait bravé leur injuste pouvoir ; / De la constance il m'eût fait un devoir » (*Poésies érotiques*, livre IV, Élégie II, p. 88-89).

⁴⁸ *Poésies érotiques*, livre IV, Élégie XIV, p. 109.

⁴⁹ R. Barquiseau, *Les Poètes créoles du XVIII^e siècle*, p. 59.

⁵⁰ C. Seth, « Le corps d'Éléonore. Réflexions sur les poésies érotiques du chevalier de Parny », dans *Roman*, 25, 1988, p. 76.

volontiers dans la peinture des troubles du désir⁵¹, son érotisme se construit sur la pureté : en célébrant la plénitude du désir, il plaide l'épanouissement de l'individu dans un plaisir salvateur⁵².

Dans ses modes d'écriture comme dans son inspiration, Évariste de Parny est un écrivain marqué par le classicisme. L'orgueil romantique, à la manière d'un Vigny ou d'un Musset, lui est totalement étranger⁵³. On discerne dans ses vers une forme d'intériorité qui rappelle la manière de Tibulle et de Propertius⁵⁴. Élie Fréron, l'animateur infatigable de *L'Année littéraire* et l'ennemi irréductible de Voltaire, ne se trompe pas quand il observe que le goût de Parny « est formé sur celui des Anciens⁵⁵ ». Aussi, il n'y a rien d'étonnant qu'il ait remis au goût du jour le genre de l'épigramme. Mais il va plus loin que ses prédécesseurs antiques dans l'agencement de ses textes : sur le mode d'une sonate classique, il parvient à créer, entre les quatre livres des *Poésies érotiques*, un authentique contrepoint textuel, où les parties allègres de la découverte du plaisir amoureux répondent aux composantes mélancoliques et douloureuses de l'absence de l'être aimé et tissent une série de variations en majeur et en mineur en autant d'échos qui rappellent l'intimité de la joie et de la peine⁵⁶.

Il y aurait donc quelque abus à réduire Évariste de Parny à un poète lubrique, comme l'ont fait quelques critiques du XIX^e siècle, au nombre desquels on compte l'abbé de Féletz⁵⁷, Jules Lemaître⁵⁸, Émile Faguet⁵⁹ ou Henri Potez⁶⁰. Mais on doit

⁵¹ « Les critiques lui ont généralement reproché d'avoir donné le titre de *Poèmes érotiques* à ses épigrammes. On n'y trouve assurément pas de descriptions précises des gestes amoureux : rien qui sente le Parnasse satyrique et le musée secret. D'une touche légère, Parny excelle à peindre avec vérité le trouble du désir. Le nu, dans ses vers, n'est jamais chaste, et le demi-nu l'est moins encore » (R. Allard, « Parny », dans *Tableau de la littérature française de Corneille à Chénier*, p. 438).

⁵² M. Delon, « De Jean-Jacques Rousseau à Évariste Parny, le cabinet de toilette », dans *Modernité et pérennité de Jean-Jacques Rousseau. Mélanges en l'honneur de Jean-Louis Lecercle*, p. 351.

⁵³ R. Allard, « Parny », dans *Tableau de la littérature française de Corneille à Chénier*, p. 442.

⁵⁴ J.-F. Sam-Long, « Évariste de Parny : le Tibulle créole », dans *De l'épigramme à la créolité*, Saint-Denis, Udir, 1989, p. 45-57.

⁵⁵ H. Potez, *L'Épigramme en France avant le romantisme (de Parny à Lamartine)*, p. 118.

⁵⁶ Catriona Seth, « Les *Poésies érotiques* de Parny : le recueil en série close, l'épigramme en série ouverte », dans *Séries et variations. Études littéraires offertes à Sylvain Menant*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2010, p. 559-574.

⁵⁷ Charles-Marie de Féletz, « Réception de M. de Parny à l'Institut », dans *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, Paris, Grimbart, 1928, t. 3, p. 519.

⁵⁸ Jules Lemaître, *Impressions de Théâtre. 7^e série*, Paris, Lecène, Oudinot Cie, 1893, p. 67-68.

bien concéder à ses adversaires que le poète s'est laissé aller, en d'autres circonstances, à un libertinage licencieux où, dans sa révolte contre la tyrannie de l'Église, il associe avec une satisfaction non dissimulée les allusions anticléricales et les peintures scabreuses⁶¹. Dans *La Guerre des dieux* (1799⁶²) ou dans *Les Galanteries de la Bible* (1805⁶³), l'érotisme ne rend plus compte des beautés et des joies charnelles d'un amour naissant, il sert d'arme moqueuse dans la bataille philosophique qui oppose les esprits du temps. En blessant les consciences des chrétiens, Parny s'est forgé un clan d'ennemis irréductibles⁶⁴, qui n'ont pas manqué de discréditer son image et dont les avis réprobateurs se sont perpétués jusqu'à nos jours.

Mais c'est là une tout autre histoire que je me risquerai à vous raconter, peut-être, une autre fois....

Copyright © 2014 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jacques Charles Lemaire, *Les Poésies érotiques d'Évariste de Parny* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2014. Disponible sur : <www.arllfb.be>

⁵⁹ « De tous les poètes français, et même de tous les poètes de l'univers, Parny est celui pour lequel j'ai le mépris le plus profond » (Émile Faguet, « Les poètes français du Premier Empire. Le chevalier de Parny », dans *Revue des Cours et Conférences*, 15, 1907, p. 402).

⁶⁰ « C'est avec sa sensibilité qu'il a écrit ses meilleures élégies. Dans le reste de son œuvre, nous ne trouverons, ou peu s'en faut, que le reste de son esprit, c'est-à-dire peu de chose » (H. Potez, *L'Élégie en France avant le romantisme (de Parny à Lamartine)*, p. 103).

⁶¹ Jacques Ch. Lemaire, « La morale maçonnique dans *La Guerre des Dieux* de Parny (suivie de l'édition des extraits conservés de *La Christianide*) », dans *Philosophies et idéologies maçonniques*, Bruxelles, Éditions Espace de Libertés, 2007, (coll. « La Pensée et les Hommes », 66), p. 57-69.

⁶² *Évariste de Parny. La Guerre des Dieux (1799). Édition critique* par Jacques Ch. Lemaire, Paris, H. Champion, 2002, (coll. « L'Âge des Lumières », 19), 235 p.

⁶³ R. Barquisseau, *Les Poètes créoles du XVIII^e siècle*, p. 103.

⁶⁴ C'est un article consacré à *La Guerre des dieux* publié à Londres le 15 avril 1799 dans la collection *Paris* qui aurait déterminé Chateaubriand, qui connaissait bien Parny — comme nous l'avons rappelé — à composer *Le Génie du christianisme* en réponse aux railleries du poète antichrétien (Albert Cassagne, « Toujours les origines du *Génie du Christianisme* », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1913, p. 845-851 et Chateaubriand, *Correspondance générale*, éd. Béatrix d'Andlau, Pierre Christophorov et Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1977, t. 1, p. 91).